

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PRÉRON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine.



LE CANARD

Montréal, 31 Août 1895

Les échevins Smith, Grothé, Brunet et Préfontaine ont voté, vendredi dernier, pour l'augmentation de la taxe de l'eau. Les ouvriers s'en rappelleront aux prochaines élections municipales. Leur cri de ralliement sera: "A bas les taxeurs!" Des taxes, nous en avons par dessus le menton.

CHOSÉS MUNICIPALES

LE PETIT BAPTISTE ET LADÉBAUCHE

Le père Ladébauche a reçu la semaine dernière le compte du département de l'aqueduc.

En regardant l'addition sa figure est devenue longue comme une journée sans pain.

Il a déposé le morceau de papier sur le manteau de la cheminée et a vomi un torrent d'imprécations, plus ou moins imagées contre les gens de la corporation.

Il a ensuite allumé son brûle-gueule et s'est mis à lire les journaux qui parlaient de l'augmentation de la dette municipale.

Le bonhomme s'est levé subitement les oreilles dans le crin, les mains crispées et les yeux flamboyants comme des tisons.

Il a commencé à arpenter la salle à manger en tous sens, comme une bête fauve dans sa cage.

En voyant arriver son fils, le p'tit Baptiste, il lança avec un mouvement de dépit, le journal sur le plancher et s'écria:

—Et tord-nom, est-il possible que les citoyens se fassent maganner comme ça. Eh, viande! quand est-ce que toutes ces taxes vont finir? On nous ronge jusqu'à la moëlle des os!

—Papa, interro n'p't Baptiste, qu'est-ce qui vous fâche tant que ça? Vous avez l'air tout grichou.

—Il y a que la corporation est aujourd'hui dans les pataques et elle n'a plus c'te tôle pour entretenir nos rues et nos trottoirs.

—Où l'argent est-il allé, poupa?

—Ce n'est pas difficile à dire. Ce sont ces damnées expropriations, ces contrats donnés sans soumission ou au plus haut soumissionnaire. L'argent est allé dans les poches du "boodler." Il a été prouvé que la dette de la ville a été augmentée de six millions de piastres, en huit ans. Aujourd'hui la ville ne peut joindre les deux bouts. Il est encore question d'augmenter les taxes. Comme si nous n'en avions pas plein notre capot.

—Qu'arrivera-t-il à la fin?

—Il va arriver ceci, mon fiston. Le jour n'est pas loin où la corporation ne pourra plus payer ses créanciers en Angleterre. Elle ira en banqueroute.

—En banqueroute? On m'a toujours dit que les marchands s'enrichissaient avec des banqueroutes.

—Avec la ville c'est différent. Il faudra payer jusqu'à la dernière coppe. La loi est là pour forcer la ville.

—Qu'est-ce qu'elle dit la loi?

—Eile dit que lorsque des jugements

seront rendus contre la corporation, le shérif pourra taxer les citoyens pour obtenir tout le montant. On a emprunté tout ce que la loi nous permettait et il nous faut encore un million pour l'année prochaine.

—Y a-t-il un remède au mal à présent?

—Un remède, le seul, c'est d'être impitoyable aux prochaines élections, dans le mois de février prochain, de mettre à la porte tous les échevins qui votent pour des expropriations, ceux qui ont voté l'imposition de nouvelles taxes et ceux qui ont donné des contrats illégalement, c'est-à-dire la majorité du conseil de ville.

Il n'y aura pas à tortiller, c'est le temps où jamais de se faire aller un peu croche si nous ne voulons pas que l'on nous arrache le reste.

Des emprunts, il n'en faut plus, des expropriations non plus. Oui, mon Baptiste, le contribuable sait aujourd'hui où son sabot le blesse. Ce qu'il faut, c'est une "clearance" générale. "Boungons" tout le conseil, s'il est nécessaire. Il y a un boute à jouer au bouchon, et après tout, cré nou d'un chien, on est capable de trouver des hommes honnêtes à Montréal pour les envoyer au conseil. Le conseil d'aujourd'hui ne peut faire qu'une chose: nous faire sauter de la poêle à frire dans le feu. Attention, mon garçon qu'on passera quelques uns au bob dans le mois de février prochain.

A TRAVERS LE DICTIONNAIRE ET LA GRAMMAIRE

CORRIGEONS-NOUS

(Désormais, c'est-à-dire durant le séjour de M. Fréchette en Europe, toute demande relative aux difficultés de la langue française devra être adressée à M. L'Homond, bureau du CANARD.)

V. G... La phrase que vous nous citez est parfaitement française: "A c'theure y tarde que l'heure d'arriver. Vous avez autant d'acquet d'attendre encore."

F. A... Hâle ta "liver line et slack ton spring," dans le langage des navigateurs français sont des expressions correctes. Vous les trouverez dans le dictionnaire de Joe Vincent.

GEO. A... C'est un barbarisme de dire: "Nous jouons à pile ou face avec des sous." Parlez français en disant: "Nous jouons à tête ou bitch avec des coppes."

C. P... Pour exprimer votre idée, nous ne voyons aucune incorrection dans la phrase suivante: "Mon berleau, rendu sur le pont de glace, a barôdé et a pris une shire dans les bourdignons."

A. V. R... Ne dites pas le goulot d'une bouteille. Goulot n'est pas français. Il faut dire le gouleron d'une bouteille.

C. A... Le pluriel de navets est navaux.

G. O... Le mot "picotement" n'est pas dans la grammaire française. Servez-vous du mot "picoisement."

J. C. R... De quelle expression dois-je me servir en français pour dire que j'ai une famille de plusieurs enfants? Dites: "J'ai une tralée d'enfants."

F. J... Comment doit-on prononcer le verbe "se noyer;" noié ou noueillé?

Rép.—La dernière prononciation est la meilleure. En se noyant on mouille les l.

Un noyer se dit de l'arbre qui porte des noix longues.

SA MÈ (regardant avec anxiété son petit garçon prenant son diner).—Mon cher petit, tu ne devrais pas manger ton "pudding" si vite.

BÉBÉ.—Pourquoi ça, maman?

SA MÈ.—Parce que c'est dangereux. J'ai connu une fois un petit garçon de ton âge qui mangeait son "pudding" si vite qu'il est mort avant de le finir.

BÉBÉ (très intéressé).—Et qu'est-ce qu'ils ont fait avec le reste de son "pudding"?



J'étais allé avec mon petit neveu Robert (il aura sept ans le 13 septembre prochain), voir une mienne cousine, une religieuse aux Ursulines de Québec qui s'était cloîtrée après sa sorti du couvent.

Oh! qu'elle était belle, sœur Angèle, à travers les grilles du froid parloir. Un grand parfum de sainteté émanait d'elle; elle avait l'air extatique des vierges primitives, et quand notre visite fut terminée, mon jeune neveu Robert était étrangement rêveur et troublé. Et au bout de quinze silencieuses minutes:

—Est-ce qu'elle est méchante, la dame derrière la grille? me deman-ta-t-il.

—Non, c'est une servante du bon Dieu... Elle est au contraire douce et bonne.

—Enfin... voyons, — ajouta-t-il incrédule — si on la lâchait, qu'est-ce qu'elle ferait?

LA RESOLUTION DU BARBIER

X... tient un salon de barbier dans la partie Est de la rue Ontario. Son établissement est beaucoup achalandé à cause de la renommée que lui ont acquise ses coupes de cheveux au velours et ses frictions sèches à l'ammoniaque.

Les affaires ont si bien prospéré pendant la première année de ses opérations qu'il est aujourd'hui à la tête d'une boutique de la force de six chaises.

X... a un défaut.

Il est bavard à l'excès. Ses discours sont interminables et font l'effet d'un lavement sur la plupart de ses clients.

La semaine dernière, un ami très intime (d'aucuns disent un proche parent) lui a fait observer que dans l'intérêt de son commerce, il devait s'abstenir d'entamer de longues conversations avec les pratiqués.

X... a pris une résolution.

Désormais il ne causera plus avec ses clients sur aucun sujet. Ces derniers seraient rasés et coiffés par une statue automate du Silence sculptée par la main de la Discretion.

Lundi dernier, entre un client qui se laisse choir dans un des fauteuils à bascule.

—La barbe, s'il vous plaît.

X... commence son travail sans desserrer les dents.

Il a fini de savonner le menton de son client, et les yeux levés au plafond, il repasse violemment son rasoir sur une lanière de cuir fixée à son buffet.

—Le temps est toujours à la pluie, dit l'étranger.

Pas de réponse.

—Comment vont les affaires? Elles sont "dull," n'est-ce pas?

Pas de réponse.

—Pensez-vous que Gauthier sera pendu?

Pas de réponse.

—Vendez-vous une composition pour faire repousser les cheveux?

Pas de réponse.

—Ecoutez donc, un peu, sacrelipopette! Est-ce que le chat vous a mangé la langue? Vous n'êtes donc pas capable de parler?

—Pardonnez-moi, fit enfin le figaro. C'est une expérience que je tente. Il y a si longtemps que le public se plaint des barbiers bavards. Je veux m'assurer s'il a raison. Je vois qu'il a tort. Je crois que nous aurons de la pluie. Les affaires pourraient être meilleures.

Je crois que Gauthier est sûr de monter sur la potence. J'ai en vente une excellente préparation pour faire pousser les cheveux; ainsi qu'un tonique pour la chevelure, de la teinture, de la pomade, des parfums, des cigares de 5, 10 et 15 sous. J'ai des bains en arrière de ma boutique et un petit garçon pour cirer les bottes. Je vois que le public sait apprécier la civilité et les bonnes manières chez les barbiers. Vous avez beaucoup de petites peaux sur la tête, il vous faudrait un shampoo, une coupe de cheveux, etc.

CHEZ LE PHARMACIEN

UN CLIENT ENNUYEUX

Un individu, mis avec une certaine recherche, avec un air de placidité et de bonhomie répandu sur la figure, entre chez un pharmacien de la rue Ontario.

—Vous n'avez pas d'objection, dit-il, à ce que vous me disiez si votre horloge tient l'heure exacte?

—Oui, monsieur, répond le droguiste.

—C'est parfait, monsieur.

—Maintenant, si cela ne vous gêne pas, je vais jeter un coup d'œil sur le journal du matin qui est là sur votre comptoir. Je vois que personne ne s'en sert.

Après avoir passé quelques minutes à parcourir les colonnes de nouvelles, il le remet sur le comptoir et reprend:

—Il ne paraît pas y avoir grand-chose dans les gazettes par ce temps-ci. Mais j'y pense, voulez-vous avoir la bonté de me laisser consulter votre "Directory." Je voudrais y trouver l'adresse d'un couple d'amis.

Il feuillette l'almanach des adresses pendant environ dix minutes et fait mine de s'en aller.

Après s'être tenu quelques instants, dans une attitude d'indécision sur le seuil de la porte:

—Avez-vous un almanach? N'importe lequel fera mon affaire. Merci. Vous me permettrez de fumer un cigare ici, je présume?

—Oui, monsieur, répond le pharmacien, en se plaçant en arrière de la vitrine de cigares.

—Merci.

Et alors l'homme à la mine placide sortit un cigare de la poche de son gilet.

—Me donneriez-vous une allumette, s'il vous plaît? Merci.

Il allume son cigare et le fume pendant quelques instants en silence et reprend:

—Si vous n'y avez pas d'objection, je vais me servir de votre téléphone un instant pour demander à ma femme si elle a quelques emplettes à me confier.

—Vous pouvez vous en servir.

—Merci.

Il passe les cinq minutes suivantes au téléphone.

—Eile me dit qu'elle n'a besoin de rien.

—Puis je faire; d'autre chose pour vous? s'enquit le pharmacien.

—Non, merci.

Alors, apercevant sur le comptoir une pile de cartes d'affaires illustrées.

—Je prendrai quelques-unes de ces cartes. Je suppose qu'elles sont destinées à être distribuées gratuitement?

—Oui.

—Merci. Cela fera plaisir aux enfants.

—Avez-vous besoin d'autre chose?

—Non, merci. Ah! mais oui, j'y pense. Avez-vous des timbres-poste?

—Oui.

—Donnez-moi un timbre de deux sous.

—Le voici.

—Mer... non. Je paierai pour ceci.

Il jeta une pièce de cinquante sous sur le comptoir et sortit du magasin avec l'air de fierté des gens qui ont l'habitude d'acheter tout au comptant.

Fumez le Cigare "Rosebud."